

# PHARES MANARÂT

Revue des Sciences  
Humaines et Sociales

*LITTÉRATURE LIBANAISE  
D'EXPRESSION FRANÇAISE*

*VISIONS FRANÇAISES  
DE L'ORIENT*

Juin 1995

14<sup>H</sup>

Nadim Mourad  
Université Libanaise (Section II)

## Michel Chiha et le bilinguisme

Né à Meckine près de Souk el-Gharb en 1891, M. Chiha reçut à Beyrouth, chez les Jésuites, une éducation solide et complète: il révéla tôt un goût très vif pour la poésie, composa même un recueil de poèmes d'une finesse rare (intitulé La Maison des Champs) et joignit à l'étude du droit et de l'économie celle de la philosophie.

Rédacteur en chef du quotidien «Le Jour», M. Chiha y publia, entre 1942 et 1954, le plus grand nombre de ses articles. Durant cette période, il donna aussi ses principales conférences. Ces articles et ces conférences furent groupés ensuite dans les ouvrages suivants: Liban d'Aujourd'hui (1942), Essais I (50), Essais II (52), Plainte-Chant (54), Palestine (57), Politique Intérieure (64), Variation sur la Méditerranée (73), Visage et Présence du Liban (64) et Propos d'Economie Libanaise (65).

Nous retrouvons dans ces textes l'essence des idées de M. Chiha sur le passé, le présent et l'avenir libanais: ses articles nous font mieux connaître, et mieux comprendre le Liban, sa mission et ses conditions de durée. Nous y trouvons exposés les principes généraux et permanents d'une politique nationale; l'auteur analyse également la situation de l'Etat libanais, en indiquant les moyens de le réformer.

Par ailleurs, M. Chiha s'est toujours interrogé sur la meilleure forme de gouvernement au Liban et sur les lois qui lui conviennent le mieux; il s'est intéressé surtout à la morale dans ce pays, il a cherché le secret du bonheur et plus simplement encore la solution des problèmes moraux que pose la vie de tous les jours. Ces traités tirent leur agrément de leur clarté, de la mise en scène discrète, de l'éloquence de notre écrivain, qui garde en philosophant l'art de convaincre et de persuader.

Aux alentours des années 30, deux tendances opposées, ayant chacune

ses options politiques et culturelles, se heurtaient sur la scène libanaise pendant cette période mouvementée mais décisive de l'histoire de notre pays: une première tendance, à caractère panarabique prétendait que le Liban ne serait qu'un fragment géographique, arbitrairement détaché d'une contrée voisine, d'une grande Syrie, avec laquelle il formerait une entité naturelle. A l'appui de cette thèse, on fait grief au Liban de n'avoir pas continuellement conservé, dans le passé, sa souveraineté et son indépendance, ni surtout l'intégrité de son territoire actuel. Les adeptes de cette tendance soutenaient que le Liban, indépendant ou non, appartenait uniquement au monde arabe, sa langue et sa civilisation étant les leurs.

Les écrivains et les poètes de la Revue phénicienne (dont M. Chiha Elie Tyan, Hector Klat et Charles Corm) faisaient face à ce courant. Pour eux le Liban (et surtout le Mont-Liban) a toujours conservé vivantes son individualité historique et sa conscience nationale. Il appartient au monde arabe aussi bien qu'à l'univers méditerranéen. La civilisation libanaise, nourrie par la culture arabe, remonte plus loin que celle-ci.

C'est dans ce climat tendu que M. Chiha a débattu, dans plusieurs de ses articles, un problème crucial: le bilinguisme.

## 2/ Le bilinguisme:

Le bilinguisme (arabe-français) tel qu'il est vécu et réfléchi au Liban suscite, depuis bien longtemps, diverses réactions nettement opposées les unes aux autres. Pour certains, l'acquisition d'une ou de deux langues étrangères constitue une véritable richesse sur le plan individuel aussi bien que sur le plan national; pour d'autres, ce phénomène apparaît comme une dévalorisation de la langue arabe et comme une atteinte au sentiment national.

Remarquons, tout d'abord, que ce problème n'est pas typiquement libanais, ni propre au XX<sup>e</sup> siècle. C'est une question débattue, sous une forme ou sous une autre, depuis des siècles et dans divers milieux<sup>(1)</sup>. De nos jours, le bilinguisme est un sujet de discussion dans de nombreux pays, nous pouvons alors comparer le bilinguisme arabe-français du Liban avec la rencontre du français et de l'anglais au Canada, du français et de l'allemand au Luxembourg, ou même à la rigueur avec celle du français et du flamand en Belgique. Le problème se pose aussi, avec acuité, dans les pays arabes de l'Afrique du Nord<sup>(2)</sup>.

Chez nous, la question est la suivante: faut-il se limiter à l'apprentissage de la langue arabe ou est-il préférable d'enseigner une

(1) *Par la Pléiade, en France au XVI<sup>e</sup> s. (par exemple).*

(2) *Au Maroc, en Tunisie, en Algérie (par exemple).*

ou deux autres langues étrangères?

Développons, en premier lieu, les idées de M. Chiha concernant ce problème, étudions ensuite les critiques adressées au bilinguisme, dégageons enfin une solution plausible et logique.

#### a/ La conception de M. Chiha

Pour notre écrivain, posséder une langue étrangère ne signifie aucunement l'oubli ou le mépris de la langue maternelle. Pour lui, au contraire, le devoir impérieux de tout libanais est de perfectionner sa propre langue, parce qu'elle est sienne tout d'abord, ensuite pour rester fidèle à une langue tradition et pour conserver enfin l'hégémonie séculaire du Liban dans ce domaine, à ce sujet il écrit: «L'arabe est une langue magnifique et c'est la langue de millions d'hommes; nous ne serions pas nous-mêmes si nous renoncions, nous Libanais de ce vingtième siècle, à en devenir les maîtres comme nous le fûmes depuis cent ans».

M. Chiha est donc conscient de la valeur de la langue arabe et du rôle tenu par les Libanais dans la renaissance des lettres arabes et dans leur promotion.

Mais, pour lui, posséder à fond l'idiome national ne se contredit pas avec l'acquisition d'autres langues; au contraire, connaître plusieurs langues est une nécessité impérieuse au Liban.

«Le Liban, écrit-il, a rendu à la langue arabe, depuis un siècle, les services les plus éminents»; et il ajoute: «mais le Liban parlera aussi et écrira à sa guise le français, l'anglais, le turc et persan, le portugais et l'espagnol dans toute mesure où cela lui sera nécessaire ou lui plaira»<sup>(3)</sup>.

A l'appui de sa thèse, l'écrivain donne plusieurs preuves; la première d'entre elles est d'ordre historique: notre pays n'a jamais connu la xénophobie linguistique; dès l'aube de l'histoire, ses habitants maniaient plusieurs langues. Pour lui, le Liban-Phénicie ne pouvait-être que polyglotte.

«Depuis la conquête d'Alexandre, souligne-t-il, il n'a pas cessé d'être, officiellement et en fait, un pays au moins bilingue»<sup>(4)</sup>.

Par ailleurs, l'acquisition d'une nouvelle langue à caractère universel, aide au développement de l'enseignement dans le pays et constitue un facteur essentiel dans le phénomène de la possession de la culture: pour développer la recherche scientifique et l'enseignement à tous ses degrés, il

(3) *Politique Intérieure* p. 84.

(4) *Liban d'aujourd'hui* pp. 50-51.

faut disposer à côté de la langue arabe «et non moins parfaitement, d'une langue universelle»<sup>(5)</sup>.

Sur tout un autre plan, notre écrivain remarque qu'un voyageur visite facilement un pays s'il arrive à s'entretenir avec les autochtones. L'apprentissage d'une nouvelle langue est donc exigé par les nécessités du voyage, du commerce et du tourisme. Ainsi, la présence du Liban à l'extérieur impose aux Libanais de la métropole<sup>(6)</sup> comme à ceux qui cherchent fortune au-delà des mers, «une connaissance des langues, des usages, des moyens de transport de toute sorte»... qu'il s'agisse de la marchandise ou du marchand qui sillonnent les mers et le ciel»<sup>(7)</sup>.

Aussi, le Liban est-il présent au coeur de la civilisation méditerranéenne multiforme; dans ce cas, posséder l'idiome national seulement serait le meilleur moyen de l'asphyxier, de restreindre son rôle et de lui faire tort.

Par contre, posséder plusieurs langues est vital pour notre pays en ce siècle où les frontières linguistiques se sont effondrées, en un temps où tout est dialogue et communications, ouverture et entretien. A ce sujet M. Chiha écrit: «La présence du Liban et de tout le Proche-Orient dans la civilisation méditerranéenne suppose ou appelle l'intimité avec une ou plusieurs des langues dominantes de la Méditerranée»<sup>(8)</sup>. Le Liban doit se souvenir de la Suisse pour qui quatre langues sont officielles et dont aucune n'est propre à ce pays.

Ainsi, pour M. Chiha, s'il fallait choisir entre «l'opulence matérielle» et la perte d'une langue, c'est «pour la langue que le Liban devrait opter»<sup>(9)</sup> et pour le savoir qu'elle véhicule. Une langue c'est tout un monde, toute une culture, toute une civilisation et notre pays, de par sa structure, ne peut vivre volets clos. «Au Liban, remarque-t-il, comme à la pluralité des moeurs, nous sommes voués à la pluralité des langues. L'une peut être honorée plus que les autres; mais la nécessité de l'une n'est pas inférieure à la nécessité de l'autre (ou des autres)», et il ajoute «Sans les langues,... nous deviendrons, en Proche-Orient, pareils à des sourds en attendant de devenir des muets»<sup>(10)</sup>.

De cette manière, notre écrivain étale inlassablement les faits, aligne les arguments, produit les preuves, suppute les motivations, dénonce les

(5) *Ibid.* p. 50.

(6) *Au sens des métropoles antiques.*

(7) *V. P.* p. 159.

(8) *Ibid.* p. 163.

(9) *P. I.* p. 111.

(10) *V. P.* p. 162.

arrière-pensées et pour se montrer plus convaincant, fournit d'autres justifications. Pour lui, l'homme moderne n'accède à la vraie culture sans la connaissance de plusieurs langues<sup>(11)</sup>. Il remarque un fait important: les grands poètes et écrivains arabes étaient presque tous polyglottes: Chawki, Moutrann et Gebrann, Nouaïmy, Abou Chabaki et El-Rihani. Une seule langue ne possède qu'une part de la culture, pourquoi alors s'y enfermer?

Pour lui aussi, le Libanais est doué de capacités particulières, innées, qui lui permettent sans grand-peine, de posséder à fond plusieurs langues. «Nous avons, nous autres, observe-t-il, pour devenir polyglottes, plus de facilité naturelle que la plupart des humains»<sup>(12)</sup>.

L'intérêt présent et futur de la langue arabe réclame que des milliers de Libanais parmi les plus instruits, parmi les plus cultivés, ne soient pas astreints au mutisme; il commande aussi que ces Libanais puissent lire les chefs-d'oeuvre universels et qu'ils puissent s'exprimer de la façon qui leur convienne. C'est grâce à ces lectures que la littérature arabe sera fécondée d'idées fertiles et de conceptions neuves. Ainsi, pour M. Chiha, «que nous entrions en convention facile avec l'univers»<sup>(13)</sup> est un avantage pour le monde arabe et cela en vue de mieux le servir; et notre écrivain d'ajouter: «notre mission éternelle est là. Notre richesse est là et nous ne nous amuserons pas à nous appauvrir pour satisfaire quelque préjugé puéril»<sup>(14)</sup>.

#### b/ Critique et contre-critique du bilinguisme

Pour certains penseurs et écrivains Libanais, «chaque langue étant un mode de penser et de sentir, le bilinguisme immodéré des Libanais tend à inhiber leur capacité créatrice»<sup>(15)</sup>.

Comme réponse à cette opinion, signalons tout d'abord que le génie n'est pas du tout en relation avec la langue. «Ce n'est pas la langue en elle-même, écrit Goethe, qui est juste, forte, élégante, c'est l'esprit qui s'y incorpore. Il n'appartient donc pas au premier venu de donner à ses calculs, à ses discours, à ses poèmes toutes les qualités désirables; il s'agit de savoir si la nature lui a donné pour cela les qualités intellectuelles et morales requises»<sup>(16)</sup>.

Par conséquent, quelque soit l'état de la langue, l'homme de génie est celui qui, en connaissance de cause, fait éclater les structures de la langue

(11) Cf. p. I. p. 83.

(12) P. I. p. 84.

(13) P. I. p. 83.

(14) Ibid. p. 83.

(15) Critique de K. el-Hajj formulée par S. Abou, in *Manifestation du bilinguisme* p. 276.

(16) Goethe, *Maximes*, Dex, p. 101 cité par S. Abou p. 283.

pour faire passer son message et son monde original. Cela est valable pour la langue maternelle aussi bien que pour la langue étrangère. Ainsi, rattacher la stérilité d'un écrivain ou sa capacité créatrice au problème du bilinguisme est un raisonnement erroné. Dans ce domaine, il est intéressant de recueillir ce témoignage de l'écrivain algérien Kateb Yassine: «On m'a souvent demandé quelle était mon attitude vis-à-vis du langage: dans la vie, je parle arabe, mais j'écris en français. Je ne crois pas tellement que ce soit un problème insurmontable... Les vrais poètes ont toujours écorché la langue, y compris la langue maternelle»<sup>(17)</sup>. La création suppose toujours une transposition de la langue: le vrai poète est celui qui extirpe la langue pour en extraire le langage capable d'exprimer, le plus fidèlement possible, la furie de son génie.

Partant de là, nous pouvons dire que le bilinguisme ne freine pas la muse d'un homme de lettres; au contraire, le contact des langues enrichit l'écrivain, lui ouvre de nouveaux horizons et lui permet d'accéder à l'essence d'une nouvelle culture. «Un grand écrivain, observe M. Chiha, est un grand écrivain quelle que soit la langue qu'il écrit; pourquoi le traduire et le trahir si on peut le lire dans le texte?»<sup>(18)</sup>.

Des critiques affirment que pour le Libanais la voie du génie en Occident est, à jamais, fermée, parce qu'il n'écrira jamais comme un Français, mais sera un Libanais qui écrit en français<sup>(19)</sup>, que d'autre part son bilinguisme l'empêche d'écrire l'arabe comme un Arabe et qu'en conséquence il aura du mal à se faire reconnaître par ceux dont l'arabe est la seule langue maternelle.

Pour M. Chiha, un Libanais cultivé est capable de posséder à perfection et de manier d'une manière très habile sa langue maternelle et une ou plusieurs langues étrangères<sup>(20)</sup>. Là se trouvent ses capacités et réside son génie:

Ainsi, c'est pour prévenir les critiques et en réponse anticipée que notre écrivain semble rédiger ces mots: «Nous possédons dans la perfection la langue arabe, mais nous ne sacrifions rien d'aucune autre langue»; et il ajoute: «nous nous croyons parfaitement capables de mener plusieurs langues de front... Nous n'abandonnerons rien de nos moyens d'expression, rien de ce qui fait notre avenir et notre force»<sup>(21)</sup>.

(17) Cité par S. Abou, pp. 285-286.

(18) V. P. p. 163.

(19) Cf. K. el-Haje, *Difa' an...* p. 155 et interview p. 21.

(20) C'est aussi l'avis d'A. Chédid qui souligne qu'«en chaque Libanais on distingue un double penchant à l'eupéanisation et à l'arabisation, situation complexe, quelquefois contradictoire, souvent harmonisée». *Liban, op. cit.*, p. 152.

(21) P. I. p. 82.

Les réticences viennent de tous ceux qui refusent le message culturel particulier du Liban. Pour ceux-ci, un halo émotionnel entoure la langue arabe; un sociologue allemand écrit: «Une langue peut faire naître, chez les gens qui la parlent, des sentiments de fidélité comparables aux sentiments qu'évoque l'idée de nation. La langue, en tant que réalité totale, et en opposition avec les autres langues, tient une position élevée dans l'échelle des valeurs, une position qui demande à être défendue»<sup>(22)</sup>. Sentant que la langue arabe est menacée par le bilinguisme, ses adeptes cherchent à la protéger.

Il ne faut pas oublier que M. Chiha est un défenseur enthousiaste de la langue arabe; ainsi, s'il apparaît comme un fervent approbateur du bilinguisme, il ne le conçoit pas comme un mouvement dirigé contre l'idiome national mais en faveur de lui, par ce moyen il compte enrichir la langue arabe, non lui faire outrage; autrement, il aurait milité pour faire revivre les dialectes locaux au Liban. «Je n'irai pourtant pas, affirme notre écrivain,... jusqu'à préconiser en ce qui nous concerne la résurrection du phénicien, de l'araméen ou du syriaque»<sup>(23)</sup>.

D'aucuns pensent aussi que la langue est le premier fondement dans l'unité nationale. Pour eux, le bilinguisme réduit le rôle de l'arabe et arrache, par conséquent, le Liban au monde arabe pour le rattacher au monde méditerranéen et européen.

Apparemment, cette thèse paraît vraisemblable. C'est la langue qui a été le catalyseur d'unification d'un grand nombre de pays: en Allemagne, en Italie ou en Grèce par exemple<sup>(24)</sup>. C'est elle aussi qui fut le motif de l'effritement de l'empire autrichien et de l'empire ottoman. Mais les critères valables au temps de la poussée du nationalisme au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle ne le sont plus dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle. De nos jours les barrières entre les langues se sont effondrées. Le nombre des francophones dépasse de loin celui des Français et l'arabe est une langue parlée dans plus d'une cinquantaine de pays.

### c/ Synthèse

Dans l'histoire du Liban, le bilinguisme n'a pas été un phénomène néfaste; au contraire, il a été, dans une certaine mesure, l'un des facteurs de son expansion et de son épanouissement.

Le bilinguisme n'a pas cessé d'être pour les lettres arabes un facteur nécessaire pour leur renaissance. Sous son impulsion, l'oeuvre d'adapta-

(22) Uriel Weinreich, *le langage et les hommes*, p. 681.

(23) *Liban d'aujourd'hui* pp. 52-53.

(24) *Aussi en Roumanie, en Albanie, en Hongrie et en Tchécoslovaquie.*

tion, de traduction et de création se développe de plus en plus. Ce qu'il faut surtout remarquer c'est que, à mesure qu'on avance dans le temps, le bilinguisme apparaît, au niveau de chaque écrivain, comme un aspect mineur d'une activité littéraire qui tend essentiellement à la production originale. Les vrais maîtres de la langue arabe, ses serviteurs les plus grands, remarque M. Chiha, «sont ceux-là qui ont puisé un vaste savoir pour elle et en dehors d'elle»<sup>(25)</sup>; et il ajoute «on ne peut plus se mettre au niveau des élites dans le monde sans prendre contact avec l'univers»<sup>(26)</sup>. Si le Libanais cherche à posséder une autre langue, c'est pour que notre langue nationale retrouve sa grandeur, son génie et son rayonnement.

Devant la langue arabe, le bilinguisme ouvre de vastes horizons prometteurs de développement et d'enrichissement. Il paraît ainsi naturel de se souvenir de cette parole de J.M. Chevallier, ce grand écrivain bilingue: «Lorsqu'un peuple est majeur, le bilinguisme cesse de lui apparaître comme une terre, c'est une ascension sur l'échelle des valeurs culturelles»<sup>(27)</sup>.

La dualité semble être une caractéristique essentielle du Liban; elle apparaît sur le plan physique, religieux et psychologique aussi bien que sur le plan linguistique et culturel.

---

(25) *P. I.* p. 83.

(26) *Ibid.* p. 83.

(27) *Weinreich U. op. cit.*, p. 683.